

Anya Méot a commencé le Taijiquan en 1975 directement dans le style Tung après avoir expérimenté pendant de nombreuses années tout ce qui est mouvement : de la danse classique et contemporaine, à la giration, du Do-In aux méthodes Feldenkreis, Ehrenfried ou Alexander, jusqu'à l'improvisation et à l'Aïkido, via le groupe américain Solaris.

Transmettant le Taijiquan depuis 1979, elle a créé l'association Toum en 1983, formé plus de 80 enseignants, et reçoit à Paris maître Tung 2 fois l'an. Elle a suscité la création de la FTCCG, et plus tard, avec la FTCCG, celle d'une fédération européenne, capable de parler des arts internes chinois d'Europe, de les mieux faire connaître sans les dénaturer et de les représenter en cas de nécessité : la TCFE.



Arts Internes – Une perspective Européenne

Premier article de la série : En France, les années 70 et 80. Par Anya Meot

Dans ces séries, nous espérons, à travers de nombreuses publications, proposer une perspective approfondie de la genèse et du développement des divers arts internes pratiqués en Europe. C'est à notre demande que le premier article a été écrit par Anya Méot, de la Fédération de Tai Chi Chuan & Qigong (FTCCG), principale organisation d'arts Internes en France. Anya a intégré des détails sur ce qu'elle connaît des premiers professeurs dans son pays, et sur leur approche pour enseigner leur art. Elle a choisi, parmi les premiers, les enseignants qui ont laissé un héritage, et qui ont encore des élèves même s'il y a eu des transformations.

Par des articles comme celui-ci, ou par des études et des recherches, nous avons l'intention de proposer une vue d'ensemble historique, sociale et politique de ces arts tels qu'ils sont pratiqués en chaque pays d'Europe. C'est pourquoi nous encourageons vivement les pratiquants européens qui ont des informations de cet ordre, ou des informations différentes (contraires) d'aider à cette recherche en écrivant et en prenant part à ces travaux importants.

Percée du taijiquan en France: les dames

Sans vouloir ni pouvoir faire oeuvre d'historien, car chacun a sa version personnelle du monde qu'il découvre, l'on peut dire que le taijiquan en France a très doucement percé pendant dès les années 70 grâce, notamment, à deux femmes, dont l'approche était issue de l'enseignement de Gurdjef ; elles voyaient en effet dans le taijiquan une pratique initiatique bien plus qu'un art martial : Lizelle Reymond et Henriette Nicolas. Elles trouvaient en lui quelque chose de profond qui transformait l'esprit des pratiquants, et leurs explications allaient dans cette direction. Par exemple, pour «Boxe de l'ombre», une des appellations chinoises pour Taijiquan : l'ombre était comprise au sens jungien. Ou bien, pour la seconde «Aiguille au Fond de la Mer», était expliquée la rencontre avec le second «Gardien du Temple». Bien des explications étaient mêlées d'interprétations personnelles mais, coup de chance, cela ne prenait pas trop de temps dans la pratique et le groupe gardait une bonne dynamique d'étude. Mais il était clair que pour elles, l'axe de la colonne vertébrale avait bien des significations ésotériques, et la façon dont elles le comprenaient n'était pas si loin de la façon dont, aujourd'hui encore, bien des gens comprennent la langue chinoise et ses

traductions comme quelque chose d'ésotérique ou même de religieux.

Une Suisse

Lizelle Reymond, d'origine suisse, importa de New York le style Yang de Dee Chao, professeur issu, semble-t-il, de l'enseignement de Cheng Man Ching, mais son groupe français abandonna la lignée, en ne suivant pas le fils après la mort du père, et se limita à un enseignement confidentiel, mais l'on peut trouver quelques-uns de ses anciens parmi les enseignants actuels. Elle n'enseignait que la forme à mains nues, une posture. Posture qui se devait d'être parfaite avant d'aborder la suivante. Obtenir une posture parfaite pouvait durer un an ou plus au début. Ensuite, ce n'était pas la posture suivante qu'elle enseignait, car elle enseignait les mouvements dans le désordre.

Et une psycho-motricienne à Honolulu

Henriette Nicolas, psycho-motricienne de profession, importa le style Yang de Tung Ying Kié, ami et l'un des deux ou trois grands disciples de Yang Cheng Fu, co-auteur de ses livres et auparavant disciple du style Wu-Hao, plus compact. Pour cela, elle se rendit à Honolulu (USA) où le style était transmis par son fils Tung Hu Ling. Là, l'enseignant était son fils aîné Tung Kai Ying (né à Xingtai, Hebei, Chine en 1941) qui partit ensuite à Los Angeles. Henriette Nicolas partit seule, première Française, en 1968 à Honolulu, y retourna à partir de 69 avec Mowgy Egger. Elles enseignèrent ensemble sans pouvoir faire venir le maître; et créèrent en 1971 la Société d'Etude des Disciplines Gestuelles Traditionnelles (SEDGT), présidée actuellement par Françoise de Larminat avec pour professeur Rassamy Rodsphon qui a été en 2002 à Vejle (Danemark) championne d'Europe en style Yang. Et le 3 janvier 1974, la SEDGT ouvrit un cours à l'Université des Sciences de Jussieu, en plein centre de Paris. Elle avait d'autres cours à Paris comme celui du Centre Mandapa, sorte de théâtre consacré à la danse et à la musique indienne et les professeurs donnaient aussi des cours particuliers à des élèves choisis. La SEDGT publiait aux éditions Maloine, au début de 1974 deux livres qui ont fait référence à l'époque : «Tai Chi Chuan la grande ultime action», puis quelques mois plus tard : «Tai Chi Chuan la danse des ondes». Etaient enseignés déjà dans le livre comme dans les cours, la forme à mains nues, deux enchaînements de sabre, la forme familiale Rapide et Lente avec vitesse changeante comme on le vit plus tard dans le style Chen et un peu de Poussée des Mains à pas fixes et mobiles. Mais rien ne fut fait pour informer les médias, idée opposée à la compréhension ésotérique de ces gentilles dames qui estimaient que pour rencontrer de nouveaux pratiquants, il suffisait d'émaner solairement.

Le style Tung se développe

J'ai commencé à étudier le taijiquan en 1975, en cours particuliers avec la SEDGT, et, ayant été autorisée à l'enseigner dès 1979, (Paris et Aquitaine) j'invitai maître Tung à Paris en 1987 après l'avoir rencontré en Californie. Le premier stage n'eut lieu que pour une quarantaine de mes propres élèves, les suivants furent ouverts à d'autres élèves du style, parfois venus de l'étranger, et seulement à ceux du style, comme le fait partout Tung Kai Ying. Je le reçois fidèlement deux fois par an, depuis, et voyage encore pour le rencontrer. J'ai ainsi pu faire évoluer, à travers l'association Toum (fondée en 1983) et les associations amies, l'enseignement que je donnais alors et former ou perfectionner à mon tour environ 80 professeurs dont certains, tels Hugues Deriaz, avec une vingtaine d'années de pratique, ou Rassamy Rodsphon et Stéphane Zimmer qui avaient commencé avec la SEDGT en 1976. Hugues et Stéphane et moi-même compriment un peu plus tard, en 1988 – 1989, la nécessité imminente pour les groupements et

associations de tous les styles du Taijiquan en France, d'être représentés par une fédération.

Deux gars de Taïpeh, l'un chinois, l'autre français

Etudiant en Chinois, Serge Dreyer (qui pratiquait le football en amateur) est allé à Taiwan en 1976 et y vit toujours. Il y rencontra Charles Li et l'emmena étudier le taijiquan à l'école «Yangjia Michuan taiji quan» auprès de Maître Wang Yen Nien. En 1978 Dreyer fit une démonstration télévisée à Allonnes dans la Sarthe et y commença un cours, que Jean Paï, ancien élève de Jean Terrière, donna, en l'absence de Dreyer, pendant un an. C'est aussi dans la Sarthe qu'en 1987 Serge Dreyer lança l'idée des Rencontres de Jasnières. Dreyer et Li au début des années 80, donnant moins d'importance à la forme, souhaitèrent souligner l'importance des «mains collantes» et des applications martiales. Un souvenir de l'époque, alors que j'organisais un stage dans le Sud Ouest, nous étions dans la rue à la recherche d'un restaurant et entendant le mot magique «Taijiquan», un jeune homme nous demande ; «Je ne suis pas intéressé par la Forme, je ne veux qu'étudier le Tuishou...»

Fin 1979, Charles Li ouvre un cours à Paris, où commença Marilyne Chanaud. Dreyer enseignait le Taiji de son côté, à Langues Orientales, où sa première élève était Sabine Metzlé, jeune débutante de 20 ans. Ensemble, Charles et Serge pratiquèrent au Luxembourg, parmi les précurseurs, jusqu'à leur séparation après la venue de maître Wang que Serge Dreyer avait invité, pour un mois et demi. L'«expédition» dans une vieille DS eut lieu en l'été 1981, bien médiatisée, avec visite du Mont Saint Michel, et stages se déroulant au Mans, à Paris, à Strasbourg. Maître Wang, découvrant la DS 19, s'exclama : «Cette voiture a la même respiration que nous ! C'est la première voiture taiji que je rencontre !»

A Strasbourg, le maître fut reçu par Roland Habersetzer, professeur de karaté qui pratiquait un style de taijiquan nippon de forme courte. Dès lors, Christian Bernapel, son assistant, étudiait ce taijiquan avec Charles Li puis avec maître Wang, qu'il invita à plusieurs reprises à Strasbourg. Christian Bernapel auteur avec Georges Charles, de «Taijiquan, les huit portes et les treize postures» créa l'Institut Pour les Arts Chinois Traditionnels (INPACT) en 1983 pour y enseigner ce style ainsi que le firent Jean Paï, Annick Blard, qui avait été auparavant élève de Lizelle Reymond. Et aussi Henri Mouthon qui avait commencé directement à Taiwan, comme plus tard Claudy Jeanmougin.

Le messenger

Parmi les élèves du moment de ce maître, il faut aussi noter Jean Terrière : parlant Chinois, il avait beaucoup voyagé en Asie, étudié divers Taijiquan, épousé une Asia-tique. Il enseignait à Paris depuis 1976. Charles Li est venu voir son cours, lui a parlé de maître Wang et Jean Terrière a aussitôt fait connaître Li puis Wang à ses propres élèves. Il fut d'un grand secours pour la fondation, plus tard en 1989, de la FTCCG quelques années plus tard, car il prêta son carnet d'adresses de professeurs en France. Il devient maintenant le sinologue attitré de la Fédération.

Une salle aux Halles, maintenant disparue

Antoine Ly, arrivé en 1977 de Taïpeh, où il avait été assistant de Tang Zee Hoy, commençait en 1979 à enseigner le style appelé maintenant «Yang jia lao jia» dans une salle, maintenant disparue, du quartier des Halles, lors des grands travaux, et dans le jardin du Luxembourg qu'il fut sans doute l'un des premiers à vouer à nos pratiques chinoises, et où il lia grande amitié avec Philippe Raffort. Antoine est l'auteur de «L'Art du Taiji Quan, le Dao et le Qi» paru en 1990, dont la suite est à paraître.

Un maître chinois venu de Londres

Vers 1981 – 82, Chu King Hong, résident londonien, bien annoncé et disciple de Yang Shou Zhong était invité par Paul Woofon à Grenoble, et drainait autour de lui quelques professeurs qui enseignaient déjà, (comme Yves Blanc depuis 1978) mais cherchaient à faire évoluer leur art, n'ayant pas encore trouvé de maître valable. Parmi eux, les chefs de file, qui sont toujours fidèles au poste : Paul Woofon à Grenoble, Yves Blanc à Paris où il fondait en 1984 l'association «L'eau et la roue», Jean-Pierre Cayrol à Lyon, et d'autres par la suite comme François Loutrel, à Montpellier, et Jean-François Billey à Bourges, Richard Porteil à Poitiers, qui formaient une impressionnante nouvelle vague d'enseignants et de pratiquants. Tous réunis dans le style appelé «Yang Originel» et faisant partie de l'International Tai Chi Chuan Association (ITCCA) de maître Chu.

Le Gaulois à la barbe rousse

Georges Saby, gaulois roux et barbu, extrêmement curieux, se présentait comme un «autodidacte» très indépendant. Toujours basé en pays nantais, il avait, dès 1978, étudié seul sur vidéos, puis en rencontrant divers maîtres et enseignants. Il fondait l'Union ART Taijiquan, association de chercheurs, et continue à former de nombreux professeurs qu'il entraîne derrière lui dans ses recherches, privilégiant, dans son enseignement le style «Yang Chao Hou», le baguazhang, et aussi le qigong tout en explorant pour lui-même d'autres voies, comme le style Wu (Wu Jian Quan). Georges Saby a écrit et édité nombre de livres et vidéos.

Pas vraiment une fédération

Il y avait aussi James Kou. Il avait très rapidement mémorisé l'enchaînement Yang, afin d'en faire bénéficier les retraités dont il s'occupait, puis fondé vers 1983 une «fédération» qui n'en était pas une puisqu'il y donnait les cours et y réunissait ses propres élèves. S'annonçant «fédération» et remettant des diplômes «fédéraux» lui-même au bout d'un an d'étude, il eut bien sûr de nombreux élèves. Plus tard, il invitait Yang Zhen Duo en France, et les «différences» déboussolèrent quelque peu les élèves, sur le moment, mais la démarche était courageuse : avoir remis en cause son propre enseignement était tout à son honneur...

Une sinologue

Catherine Despeux, publiait sa thèse en 1976 au Collège de France avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique : «Tai Ki K'uan technique de longue vie, technique de combat». Cette thèse est devenue, à partir de son édition revue de 1985, et avec quelques corrections (comme la suppression du nom de Cheng Man Ching en tant que véritable disciple de Yang Cheng Fu, Cheng Man Ching ayant été, comme Wang Yen Nien, disciple de Zhang Chin Lin), l'un des best sellers mondiaux sur le taijiquan, traduit dans de nombreuses langues: «Taiji Quan, art martial, technique de longue vie». Finalement, Catherine Despeux, depuis les années 80, s'est ralliée à l'enseignement de Gu Mei Cheng, professeur à Shanghai, et qui parle un remarquable français. Cet enseignement semble relativement confidentiel en France.

Les 3 styles Chen

Dans son livre, Catherine Despeux s'inquiétait de la disparition du style Chen... En effet, avant l'ouverture de la Chine, ce style était resté confiné derrière la Grande Muraille ; mais il put par la suite gagner le Japon et les

Etats Unis et c'est l'arrivée à Paris en 1989, de maître Wang Xian avec la championne de Chine Chen Su Ying (de la famille Chen), accompagnant la délégation des moines de Shaolin en démonstrations pendant une semaine à Bercy, qui permit que quelques professeurs commencent à enseigner ce style. Parmi eux : une femme, Lac Le My, est allée se perfectionner à Chenjagou, ce qui a permis à ce style «big frame» ou «grande charpente» de devenir populaire en France. Alain Caudine a pris le relais en invitant le maître au pays basque où il vit ; alors que Lac Le My a préféré, comme un autre enseignant, Jean-François Sturelle, continuer avec maître Fang Zhi Qiang, Philippe Raffort, bien avant le festival des moines à Bercy, et après des années de pratique de styles Yang, avait fait des recherches personnelles avec lectures en Chinois et vidéos sur les styles Chen ; il préféra adopter un style Chen ancien, «small frame» ou «petite charpente», compact et sobre, et fit venir Chen Pei Ju (de la famille Chen), son mari Hou Zhi Yang et Chen Pei Shan, maîtres, non professionnels, les plus directs dans la lignée de Chen Wang Ting.

Quant aux Qigong

Vers 1974, Georges Charles enseignait déjà la «gym taoïste» appelée aussi dao-yin fa, ou plus exactement Daoyin Shen Ti, ainsi que le xingyiquan de son maître Wang Tse Ming qui résidait en France depuis 1949 sous le nom de Wong Tai Ming, qui lui légua la succession en 1979 avant de partir à Taiwan où il mourut en novembre 2002. Georges Charles a écrit depuis, plusieurs livres: «Les exercices de santé du Kung Fu», le «Traité d'énergie vitale» et, avec Christian Bernapel, «Taiji Quan pratique et enseignement des huit portes et des treize postures». Il s'est aussi spécialisé avec enthousiasme et humour dans les articles sur la Chine, sa culture, sa diététique.

Elle avait des connaissances sur l'accouchement sans douleur par acupuncture : Wu Kar Fung, invitée en France en 1971 par l'hôpital Henri Mondor pour ses connaissances en accouchement sans douleur par l'acupuncture, pratiquait le qigong bouddhiste et aussi le taiji Wu (Wu Jian Quan) qu'elle commença à enseigner en Bretagne pour aider les toxicomanes, et enseigne toujours avec un constant souci d'aide à la santé.

Un chercheur invétéré découvre le Qigong en banlieue

Henri Legay, chercheur invétéré, transmettait aussi au début 80, des exercices de qigong, après avoir, semble-t-il, pris comme enseignant un Chinois talentueux de la banlieue parisienne. Ce n'est qu'en 1981 qu'était créé à Beijing un institut de qigong !

Le Qigong de la Sagesse

Zhou Jing Hong enseigne le Zhi Neng Qigong, Qigong de la Sagesse, et a écrit en 1997 un livre de référence sur ce sujet et fait apprécier ce beau style de Qigong qu'il enseigne : «Zhi Neng Qi Gong de Pang He Ming».

Un institut

Bruno Rogissart est champion de wushu en France et pratique le gongfu, et le taijiquan style Yang et Chen depuis 1982. En 1993, il crée l'ITEQG, Institut Traditionnel d'Enseignement du qigong en France puis en Belgique. Il est l'auteur de plusieurs livres sur le qigong, notamment le Wudang Qigong, le Yi Ji Jing et les 5 Animaux.

Tous ces pionniers enseignaient, développaient et faisaient avec honnêteté et simplicité, largement connaître ces pratiques. Ils respectent les lois françaises qui considèrent qu'il y a d'un côté les personnes autorisées à soigner (médecins principalement, et auprès d'eux, ostéopathes) et de l'autre des personnes autorisées à enseigner des mouvements, qu'ils soient durs ou doux, compétitifs ou pas, ou à guider des randonnées. Si vous êtes

médecin, vous pouvez donner un exercice qui peut aider un patient pour sa santé, c'est alors considéré comme une sorte de médicament, il ne faut faire cela que si vous êtes en effet médecin. Si vous n'êtes pas médecin, il vous est interdit de prétendre soigner, le danger étant que vous pourriez par exemple, donner un exercice pour un foie en «vide» à quelqu'un qui a un foie en «plein». Les professeurs français de Qigong attendent donc, comme cela s'est fait depuis des années pour le taiji, que les scientifiques et le corps médical découvrent et vérifient les bienfaits du Qigong ou qu'ils leur demandent des cours en coopération pour aider à soigner certaines pathologies.

Les débuts d'une vraie fédération

En 1989, il nous avait semblé qu'une vraie fédération devenait nécessaire, comme cela avait été le cas pour tous les arts martiaux japonais qui étaient représentés par 3 fédérations: la fédération de Judo, Jujitsu et Kendo (FFJDA), la fédération de Karaté (FFKAMA), et enfin deux fédérations d'Aikido réunies peu à peu en une seule. Il se créait bien une nouvelle «fédération» de taijiquan tous les six mois, mais aucune ne réunissait les différentes écoles, elles ne cherchaient qu'à réunir un style, ou même donner des moyens et de la représentativité à un individu pour payer ses propres voyages en Chine !

Hugues Deriaz, moi-même et quelques autres nous étions mis au travail depuis fin 1988 et des statuts avaient été proposés en juillet 89, lors d'une réunion, à différents professeurs de tous les styles qui pouvaient être répertoriés en France à l'époque. Le «carnet d'adresses» de Jean Terrière commençait son oeuvre. En ou-tre, toutes les adresses qui paraissaient sur un mur ou une revue étaient aussi collectées.

Un piège

Un des participants, Jean-Claude Thomas, de Grenoble, proposa de temporiser et qu'une autre réunion ait lieu quatre mois plus tard : la majorité vota donc et accepta poliment d'attendre quatre mois. C'était un piège, et il était l'un de ceux qui installaient justement le Taijiquan à la FFKAMA (Fédération Française de Karaté), qui avait déjà la délégation pour le gongfu ! Par conséquent la fédération de Karaté bénéficiait dorénavant aux yeux des lois d'une petite antériorité, mais elle avait fondé l'option taijiquan comme une option du karaté (et du diplôme karaté) sans demander leurs avis respectifs aux professeurs de taiji et à leurs groupements qui avaient pourtant une sérieuse ancienneté en tant qu'associations. Notre fédération s'est donc forgée sur le souhait d'organiser nous-mêmes, ensemble, nos arts, selon les lois françaises et aussi, bien malgré nous, sur le refus «d'appartenir» au karaté. A sa fondation, le 18 novembre 1989, la plupart des protagonistes présentés ici étaient conviés, et présents ou représentés, sauf, bien sûr, Jean-Claude Thomas qui n'avait pas répondu. Selon l'estimation faite le jour même et mentionnée dans les textes, environ 4000 pratiquants étaient représentés.

Lois françaises et fédérations

Il faudrait les expliquer un peu, ces lois françaises, souvent contradictoires, pour comprendre la nécessité propre à la France d'un fonctionnement fédéral. Ici, il n'y a qu'une fédération reconnue par sport, difficilement deux. Il y a 4 fédérations délégataires pour les arts martiaux, certaines approchant du demi siècle d'ancienneté

La FFJDA, fédération de judo, 500.000 pratiquants, la FFKAMA, avec le karaté, a 180.000 licenciés, l'aïkido en compte 60 000 et le taekwondo 47 000. La cinquième, la FTCCG qui a l'agrément ministériel mais pas encore la

délégation, la délégation étant donnée par le Ministère des Sports pour organiser et développer la pratique, grandit rapidement et compte 26 000 licenciés. Le ministère des sports lui a donné le statut intermédiaire de fédération agréée et lui a écrit cette année pour signaler qu'elle entreprenait de choisir, entre la FFKAMA et la FTCCG, à laquelle des deux fédérations serait attribuée à partir de 2005 la délégation pour l'ensemble des arts énergétiques et martiaux chinois. On compte aussi 5 fédérations pour les sports de combat comme la boxe française ou la boxe anglaise, le sambo. D'ailleurs, le public, en France, se renseigne souvent auprès de «la fédération» quand il cherche à pratiquer une activité physique : même la randonnée, ou le jeu d'échecs ont leur fédération. Pour le public, l'agrément, ou mieux la délégation, donnés par le ministère des sports, ou le simple fait d'être membre d'une fédération, sont des garanties. Car cela correspond aux règlements du sport : pour avoir l'autorisation d'exercer contre rémunération, de dispenser l'enseignement d'une discipline corporelle, il faut être membre, avec tous ses élèves, d'une fédération agréée ou délégataire. Les fédérations permettent aussi aux associations membres et donc aux professeurs, d'obtenir une salle, car toutes les salles assez grandes dépendent des municipalités, et celles-ci se basent sur le critère Diplôme-Fédération, pour accorder des heures dans les gymnases. De même pour les assurances. Mieux vaut un professeur diplômé et fédéré. L'on voit parfois des cours fermés subitement parce qu'un professeur n'a pas de diplôme reconnu par l'état. C'est même arrivé en taijiquan, mais les professeurs se sont inscrits à nos formations et alors l'Etat les a laissés tranquilles et leur a donné le temps de réussir leur diplôme. Enfin, les Départements, les Régions, et autres organisations administratives ou sportives de nos provinces françaises, proposent des subventions aux associations qui en demandent pour aider à leur développement, déplacements pour compétitions, stages de perfectionnement, financement de démonstrations promotionnelles, etc, si ces associations sont membres d'une fédération agréée ou délégataire.

Pourquoi pas à la Danse ?

Certains de nos membres fédérés, comme Michèle Thomas Roldes, et sa fille Laurence, auraient préféré que nos démarches rattachent le taijiquan à la fédération de danse et au ministère de la culture. Mais, les arts internes étant déjà, depuis l'été 89, attribués à la fédération de karaté, il n'y avait plus le choix : il fallait commencer par les sortir de cette fédération qui ne leur convenait pas, plutôt que les sortir aussi du sport qui après tout, ne leur est pas si étranger, car ils représentent une alternative bien intéressante pour bien des gens qui cherchent à pratiquer une activité physique ou un art martial.

Nous préférons que les arts martiaux et énergétiques s'organisent entre eux, directement avec l'Etat, plutôt qu'avec le karaté comme intermédiaire ou même avec la danse. Il fallut, dès le départ et à plusieurs reprises, rencontrer monsieur Delcourt, qui présidait la FFKAMA depuis sa fondation, il y a quarante ans environ.

Karaté, et bons offices

Serge Dreyer rencontrait Anya Méot au début des années 90 pour lui dire qu'il désapprouvait la fondation de cette fédération bien que son association ait toujours fait partie de la FTCCG. Plus tard, il proposait cependant, depuis Taïwan, ses bons offices aux deux fédérations, dont les responsables s'étaient déjà rencontrés : la fédération de karaté ne répondit même pas à son courrier, certaine de son propre pouvoir, total, pour ne pas dire totalitaire. Par exemple, dans cette grande fédération nipponne, les questions aux examens de taijiquan, à l'époque, étaient posées avec un vocabulaire

japonais par des professeurs de gongfu ou de karaté ! Les applications martiales étaient standardisées, sans la subtilité à laquelle peut mener le vrai travail interne ; d'ici peu la France entière risquait d'avoir un taijiquan aux interprétations étatisées. Bien des professeurs de karaté obtenaient leurs diplômes, avec des sortes de katas au ralenti (pas tous), et le principal intérêt du Taijiquan selon eux, était qu'il pourrait leur permettre de donner des cours aux personnes retraitées, aux moments où les salles étaient inutilisées, afin de les rentabiliser. Ou mieux : par un peu de souplesse, améliorer le karaté.

D'où l'image désastreuse dont nous ne nous défaisons pas encore : le taijiquan, le qigong, c'est pour les gens âgés ou pour les femmes. Un autre grand problème était que le représentant du taijiquan était choisi par le président de la FFKAMA comme un simple président de commission, que la majorité des pratiquants soit d'accord ou pas ! Alors qu'actuellement, à la FTCCG, les représentants du qigong par exemple, sont élus par les licenciés du qigong, les représentants des arts martiaux externes sont élus par les groupes d'arts externes, cela proportionnellement à leur nombre de licenciés. Nous votons selon nos effectifs, selon la version démocratique, un licencié, une voix. Il en est ainsi pour chacune des trois branches : Interne, Externe, Energétique.

Visites réciproques, premiers travaux

Nous ne nous connaissions pas les uns les autres, alors, nous nous sommes faits de petites démonstrations, suivies de questions, puis de visites aux cours des uns et des autres. Des amitiés sont nées de cette façon, les élèves d'un professeur qui a reçu une visite apprécient à partir de ce jour le visiteur, et réciproquement. Certains professeurs en visite essayaient plutôt de pousser leur hôte, pensant que c'était un moyen de se montrer supérieur devant les élèves du confrère, d'autres venaient avec un grand bouquet de fleurs. D'autres se déplaçaient à plusieurs pour se rendre au cours d'un professeur qui les intimidait...

Peu à peu, à raison de trois week-ends par an, à travailler ensemble nous nous sommes trouvés des repères, des âmes sœurs, des critères communs, un programme de diplômes, programme qui a évolué pour s'adapter aux demandes du ministère des sports.

La difficulté restait de réunir une grande diversité d'approches autour de l'idée : «il vaut mieux pour nos arts, avancer ensemble».

Les collèges techniques

Il fallait quand même sur le plan technique, trouver autre chose que le vote «un licencié, une voix» qui donnait trop facilement le pouvoir aux plus gros groupements. Nous avons réuni en un collège technique une quinzaine de styles différents, choisis pour leurs différences techniques et formelles notables. Une voix par style ainsi reconnu pour ses différences et sa lignée, sur le plan technique, et aussi : le représentant doit avoir lui-même formé des enseignants. Et une voix pour ce qu'on appelle «styles libres ou divers», pour représenter ceux qui multiplient les références et les formes sans souhaiter une cohérence particulière. Ou ceux qui n'ont pas été retenus comme ayant une originalité cohérente, représentative et historique. Nous avons ensuite cherché à réunir les critères d'écoles Yang très différentes, des Chen courts et des Chen modernes, des Wu et des Lee, etc. Le yiquan fait de même, réunissant des locomotives telles que Jean-Luc Lesueur et Harald Ming Shan, arrivés les premiers, rejoints ces dernières années par Ilias Calimintzos, Shigeru Uemura et Serge Parisi. Le baguazhang et le xingyiquan établissent aussi leurs critères, autour de Philippe Grangé, élève de Su Dong Chen. Le qigong a déjà lui aussi organisé, autour de Bruno Rogissart, Zhou Jing Hong, Florence Choffrut, Marc Etchetto, des formations

diplômantes.

Il fallait beaucoup de temps de présence à ces réunions pour arriver à faire comprendre et même apprécier tous les styles, ou tout au moins les meilleurs représentants de tous les styles. Maintenant nous ne nous rencontrons plus que pour les jurys trois fois par an, c'est beaucoup et pas assez, car des rencontres pour l'amour de l'art, sans les horaires chargés et le stress des sessions d'examen qui nous réunissent aujourd'hui, permettaient une bonne entente, une découverte tranquille. Les nouveaux arrivants ne bénéficient pas de la même recherche, qui fut pour la grande majorité une expérience enrichissante. Mais ils auront leurs expériences fédérales eux aussi, dans la mesure où ils s'impliqueront patiemment dans cette dynamique.

Quelques professeurs ont préféré rester à l'extérieur, garder leur précieux temps pour développer leur enseignement mais leurs élèves se fédèrent pour passer les diplômes obligatoires, devant des jurys de taiji et non devant des jurys de karatékas, et bénéficier de la dynamique fédérale.

Après 9 ans !

Après 9 ans de pourparlers, de procès perdus en Conseil d'Etat, nous avons obtenu gain de cause : taijiquan et qigong, baguazhang, xingyiquan et yiquan, disciplines énergétiques et/ou martiales internes, ne dépendaient plus de la FFKAMA mais des représentants de nos arts chinois, et, outre l'agrément, première reconnaissance de l'Etat, nous avons enfin un diplôme dont nous avons ensemble discuté les premières modalités, que nous avons mis en route, que toutes les bonnes volontés préparaient alors qu'il ne valait RIEN au début. Et de cela, nous devons à toutes ces bonnes volontés une grande reconnaissance. Sans elles, sans ces formations bourrées de personnes intéressées, notre fédération ne se serait peut-être pas aussi bien développée.

Maintenant, nous sommes 26 000 à 27 000 pratiquants car environ 8.000 personnes du gongfu et wushu, ont préféré quitter la FFKAMA pour travailler avec nous. Les problèmes ne sont pas finis pour autant. En cette année France-Chine, nous sommes en discussion avec les pouvoirs publics, car la fédération de karaté cherche à obtenir la délégation même pour le taijiquan, Jeux Olympiques prochains obligent...

A suivre...